

L'Eau-forte

CONTE & POÉSIE

7

CORPS & ÂME



LES ÉDISOLUM

La revue *L'Eau-forte*, une publication par
Les édisolum/Sambuc Éditeur

Prochaines parutions
(septembre 2019)

HENRI FOCILLON

Éloge de la main, suivi de *l'Éloge des lampes*

Préface d'Annamaria Ducci.

Première édition annotée et commentée.

Deux essais lumineux, proches de l'autobiographie,
où la connaissance de l'histoire de l'art
s'offre dans une ode à la sensualité
et à l'intime.

*

DELPHINE DURAND

Lettres de Volterra

Illustré de huit manières noires,
par Noran El-Amouri

Volterra est une ancienne cité étrusque de la Toscane.
Méditation poétique sur la langue des Étrusques,
ces *Lettres* sont un hommage, par l'historienne
Delphine Durand, aux « paroles muettes »
de Volterra.

L'EAU-FORTE

NUMÉRO SEPT, JUILLET DEUX MILLE DIX-NEUF

Sommaire

MARIE-CATHERINE HECQUET,
présentée par ISRAFIL DOUGH :
Histoire d'une jeune fille sauvage

KARINE JOSSE :
Les Diables de Loudun,
suivi d'un anonyme d'époque

BRUNO BERCHOUD :
Trois poèmes

RENÉ DESCARTES,
présenté par ISRAFIL DOUGH :
Traité des passions, art. 91-95

CÉCILE SAUVAGE :
« *Il est né...* »

VICTORINE B. :
Le Bleu de la mère

Directeur de publication : Raphaël Deuff. — Relation auteurs : Karine Josse.
Appareils critiques et choix iconographique par Raphaël Deuff.
LES ÉDISOLUM : F2 TOURET DE VALLIER 13500 MARTIGUES
www.edisolum.fr – contact@edisolum.fr

Il a été tiré
du septième numéro
de la revue *L'Eau-forte*

cinq exemplaires
sur ivoire vélin 120 g
numérotés de 1 à 5 et cousus à la main,
qui constituent l'édition originale,

ainsi que dix exemplaires
hors commerce, réservés aux auteurs,
sur ivoire 80g,
numérotés de A à J.

Corps & âme

Aristote distingue du corps non pas une âme, mais trois : âme végétative, âme sensitive (animale), âme rationnelle. Pour l'âme, le corps est l'instrument comme, pour le corps, l'âme est le commandant, le « chef ».

Depuis Descartes, nous pensons instinctivement le rapport de l'âme au corps moins sur le mode d'une répulsion qui voit dans le corps un « tombeau », que sur celui d'une domination, et pour ainsi dire d'un jeu de pouvoir, qui ressemble à l'injonction stoïcienne : sois sage, maîtrise-toi.

C'est pourtant bien d'un jeu qu'il s'agit : que serions-nous sans notre corps ? Un soleil sans pluie.

Durant neuf mois, le corps de la femme abrite une vie née d'elle, une « nouvelle âme », un corps frêle et neuf.

Ce privilège, mystérieux pour tout homme, chanté par Cécile Sauvage, est peut-être la cause de la persécution terrible des hystériques, des sorcières, des « possédées ».

Le corps, dès qu'il ressurgit dans la censure que lui impose le lien social et qui en dompte l'âme, est perçu comme une « sauvagerie », depuis les moindres lapsus jusqu'à la fascination de l'Europe pour les « enfants sauvages ».

RAPHAËL DEUFF.



« Cannibales », xylographie de *La Cosmographie universelle*
d'André Thevet, Paris, G. Chaudière, 1575.

ISRAFIL DOUGH

Le cas de Marie-Angélique le Blanc

Le cas de Marie-Angélique le Blanc est révélé par une lettre publiée au *Mercure de France* du mois de décembre 1731. Il s'agit d'une jeune fille sauvage découverte et capturée dans la commune de Songy dans la Marne, où elle paraissait avoir « été attirée par la soif ». Cette enfant sera prise en charge par le vicomte des lieux, avant de se voir protégée par la reine de Pologne, Catherine Opalinska, et le duc d'Orléans. Marie-Catherine Hecquet la rencontra au couvent des Hospitalières, rue du Mouffetard, et rédigea les souvenirs que lui confiait la jeune fille ; elle publia en 1755 son *Histoire d'une jeune fille sauvage*, qui rencontra le succès. Marie-Angélique, « jouissant de revenus viagers assez considérables », mourut le 15 décembre 1775.

*

Le nom de « sauvage » fait appel à un « état ancien » de l'homme. À partir du Néolithique, l'homme cessa d'être exclusivement prédateur pour entrer dans une relation à la « nature » dans laquelle il assista, protégea, régla, domestiqua. Parmi les céréales, il retint celles dont l'épi rigide s'épluchait plus aisément. Il rendit les bœufs,

à l'abri de la dent carnivore, obèses. Il arracha la nature à elle-même dans le temps qu'il lui parut s'arracher à la nature. Les espèces cultivées se mirent à faire partie d'un « corps » soustrait pour une part à la lutte vitale, variant, « original ».

C'est cette « corporité » donnée au corps qui fait la « civilisation », la civilité, la *civilitas*, le lit des hommes. Le corps, social, organique, fonctionnel, symbolique représente l'enchaînement de l'*anima*, de l'animal comme être secret, détenu dans l'enclos et, au sein de l'enclos, dans une suite provoquée de mutations génétiques.

Jean Itard introduit son *Éducation d'un homme sauvage* par cette « foi néolithique » : Jeté sur ce globe sans forces physiques et sans idées innées, hors d'état d'obéir par lui-même aux lois constitutionnelles de son organisation, qui l'appellent au premier rang du système des êtres, l'homme ne peut trouver qu'au sein de la société la place éminente qui lui fut marquée dans la nature.

Les sociétés américaines, africaines, ou indiennes, qui parurent les plus sauvages aux observateurs renaissants ne correspondent pas plus à un *état de nature* que n'est « naturelle » la « nation ».

L'homme n'est que ce qu'on le fait être, ce que le font être les liens que l'habitude de ses semblables *tisse* en lui comme un réseau.

Au fil des trois principaux siècles qui ont conçu de l'intérêt pour les « enfants sauvages » (les XVI^e, XVII^e, XVIII^e s.), les récits semblèrent s'imiter : nudité, peau sombre que les bains répétés rendaient à la blancheur, agressivité et vive crainte des intrus, lacunes émotives, alimentation de crudité.

Cette alimentation fut pour ceux – savants, historiens, philosophes – qui l'observèrent la source de deux angoisses à l'égard du régime omnivore : 1. l'omnivorerité dé-

coule d'une habitude de charognard (fantasme du cannibalisme) ; 2. elle confond l'homme et le porc (glands, pommes de terre, salades, etc.). Aussi l'observation de l'homme sauvage rend-elle compte du rapport de l'homme à une *nature*, c'est-à-dire à une naissance : de même que les « monstres » étaient pour Ambroise Paré le mode d'une vicissitude physique, physiologique, rappelant la génération des hommes à sa contingence animale (la sexualité), la « sauvagerie » est l'objet des observations anatomiques et physiologiques les plus méticuleuses, dans la fascination de rapports d'humain à non-humain qui témoignent d'une même « origine ».

Le régime pré-néolithique, la récalcitrance, les lacunes émotives, la nudité caractérisent pour le tissu social des « monstres » non pas physiques, mais moraux. Cette morale s'exerce en contraignant le corps de l'autrui dissident au même régime (la viande cuite), aux mêmes émotions, à la confiance, aux habits, à l'hygiène, à la bien-séance.

La sauvage Marie-Angélique mit plusieurs années avant de cesser de se jeter toute habillée, en robe, dans les fossés marécageux du château du vicomte d'Épinoy, à la recherche de grenouilles à dévorer.

*

Haudricourt, dans les années 1960, relevait ce lien de la domestication des bêtes et de la culture des céréales au Néolithique, à la transformation du rapport social à autrui. De la culture agraire naît un « commerce » qui en suscite les lois. « Nécessairement élevé par ses semblables », l'homme contracte une habitude qui, par la force de l'imitation, le tient au groupe.

Au sein de ce commerce auquel le corps livre le corps, l'âme se laisse décrire comme une « réserve » : ce que